

Africanisation de la culture brésilienne

Susana de Castro (Université Fédérale de Rio de Janeiro)
Traduction de Sébastien Lefèvre (Université Gaston Berger)

Pour Lélia Gonzalez, le racisme au Brésil est le symptôme d'une névrose culturelle : on nie le racisme, mais, en même temps, on nie l'origine afro-amérindienne de la société brésilienne. Pour des raisons géographiques, historiques, culturelles et surtout inconscientes, nous sommes un pays américain et non latin. Tous les Brésiliens, et pas seulement les Noirs et les métis, sont des latino-américains, mais ils refoulent cette réalité, car ils veulent être blancs, ou s'identifier à la blancheur, et se retournent contre les corps racisés, contre ceux qui, d'un point de vue ethnique, sont les témoins vivants de notre histoire et de notre culture. La névrose est telle qu'en s'attaquant aux corps noirs et foncés, les racistes s'attaquent à eux-mêmes (puisque nous faisons tous partie d'une histoire et d'une culture afro-amérindienne). Pour comprendre comment nous sommes arrivés à cette névrose, il faut se tourner vers le passé et l'histoire. Le modèle de colonisation ibérique diffère du nord-américain. En effet, en Amérique latine, la différenciation raciale est fondamentalement hiérarchique, de sorte que le racisme que nous connaissons aujourd'hui n'est pas le résultat de la ségrégation, comme en Amérique du Nord, mais d'un modèle de hiérarchie de pouvoir que les Portugais et les Espagnols avaient déjà expérimenté lorsqu'ils ont reconquis la péninsule ibérique. Pour Gonzalez, lors de l'expulsion des Maures et des Arabes de la péninsule ibérique, les Portugais ont inventé une forme de racisme basée sur la hiérarchie et la division du travail qu'ils appliqueront plus tard au Brésil : chaque race a une place dans la hiérarchie sociale et un statut différencié. En d'autres termes, tant que chacun connaît sa place, il n'y a pas de conflit (Gonzalez 2020 [1982]).

Pour la théorie de la colonialité du pouvoir d'Aníbal Quijano, cette notion de pouvoir fondée sur la hiérarchie ne se consolidera qu'à partir du 19^{ème} siècle avec le remplacement du pouvoir comme force par le pouvoir comme colonialité. Avec l'appui des théories scientifiques racistes européennes, comme celles de Robert Knox (*Races of Men*, 1850) et d'Arthur Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1850), le premier défendant le mythe racial du génie anglo-saxon et le second celui du génie racial aryen, l'idée s'est répandue au 19^{ème} siècle qu'il existait une hiérarchie naturelle entre les races. La motivation, en fait, était d'abord économique, capitaliste, et non un engagement pour la vérité scientifique. Comment remplacer le travail des esclaves par du travail salarié sans augmenter les coûts du capital ? Il fallait s'assurer qu'une grande partie de la population, les anciens esclaves, reste sous-employée, formant le surplus de main-d'œuvre nécessaire au maintien de l'exploitation capitaliste. Ainsi, le racisme et l'eurocentrisme seront les piliers de la colonialité du pouvoir, en tant que forme d'exploitation capitaliste post-esclavagiste. Après tout, un Blanc n'accepterait pas les mêmes conditions de travail manuel que celles imposées aux noir-es ou aux indigènes. C'est la particularité de l'expérience du travail dans les anciennes colonies par rapport à l'Europe. Marx a pensé la lutte des classes à partir du modèle européen du travail salarié, mais dans les anciennes colonies, depuis la colonisation, le travail salarié ne concerne que les blancs ou les métis tandis la main-d'œuvre esclave continue d'être exploitée. Avec l'abolition de l'esclavage en 1888, la théorie de la dégénérescence de la race noire a été fondamentale pour la consolidation du pouvoir colonial. Le psychiatre bahianais Nina Rodrigues, lui-même mulâtre, a été le plus grand diffuseur des théories racistes européennes au Brésil. Il affirmait que la forte présence de noir-es dans la population empêcherait le pays de se civiliser, puisqu'il attribuait la dégénérescence et la criminalité au sang noir. Ce racisme a conduit le gouvernement brésilien à « importer » des Européens blancs pour blanchir la population nationale dans les années 1930.

Pour Gonzalez, le racisme colonial persiste dans le Brésil contemporain, de deux façons principalement : au niveau privé, par le blanchiment de la population via le mélange de races noires avec des races blanches et/ou indigènes ; et, au niveau public, à travers l'idéal de la démocratie raciale.

Le blanchiment représente l'idée de purifier le sang noir en le « mélangeant » avec du sang indigène et blanc, pour que la population noire blanchisse progressivement et disparaisse. Pour Abdias Nascimento, s'il n'y avait pas de résistance, ce blanchiment produirait un génocide du peuple noir en quelques générations à peine. Le colorisme, ou pigmentocratie, découle du métissage, c'est-à-dire de la hiérarchie entre les personnes dans toutes les dimensions de la vie (travail, relations, interactions sociales) en fonction du degré de clarté ou de noirceur de leur peau. Les personnes à la peau plus foncée sont davantage victimes de racisme. Alors que les

noir-es sont stigmatisées par le souvenir de l'esclavage, les personnes blanches utiliseront leur couleur pour revendiquer une ascendance européenne, avec tout au plus une arrière-grand-mère autochtone, et se conférer ainsi implicitement un statut supérieur.

Le deuxième axe du néocolonialisme, le mythe de la démocratie raciale, repose sur l'idée fausse que les Brésiliens sont un peuple pacifique et non raciste, résultat d'un mélange de races. En réalité, comme nous le savons tous, le métissage a été forcé, imposé aux corps des femmes noires et indigènes par les Portugais blancs. À partir de là, un faux récit a été forgé sur les Brésiliens en tant que peuple cordial, puisque ni les noir-es ni les indigènes n'auraient opposé de résistance aux Portugais, mais auraient au contraire été séduits par le charme lusitanien. Pour Lélia Gonzalez, ce récit de la cordialité brésilienne produit le stéréotype de l'homme et de la femme noir-es : acceptation tranquille de l'esclavage, infantilisme, incapacité intellectuelle, passivité. Nous savons pourtant qu'il n'en est rien. Les noir-es ont toujours cherché des formes de résistance à la situation dans laquelle iels étaient jeté-es.

Lélia Gonzalez distingue deux formes de résistance : active et passive. La création des quilombos, formes alternatives de société, est un mode de résistance organisée des noir-es contre la surexploitation dont iels étaient l'objet. De même, les révoltes populaires (*Alfaiates*, *Sabinada*, *Balaiada*, entre autres) ont été présentes dans toute l'histoire coloniale du pays. Selon Gonzalez, c'est la résistance, et non l'acceptation pacifique de l'esclavage, qui représente le peuple brésilien. C'est pourquoi elle affirme que le quilombo le plus célèbre, celui de Palmares (1595-1695), situé dans l'ancienne capitainerie de Pernambouc, a été le berceau de la nationalité brésilienne. Il faut rappeler que dès la fin du 16^{ème} siècle, les esclaves constituaient la majorité de la population de la nouvelle colonie portugaise.

Malgré cette nette supériorité numérique, l'impact politique des quilombos en tant que lutte contre l'esclavage, le quilombo de Palmares ayant été la première expérience d'un État libre sur tout le continent américain, le fait que le travail des esclaves ait été présent dans tous les cycles économiques de la colonie et de l'empire, sacrifiant leur santé au nom de la productivité (la productivité moyenne d'un esclave ne dépassait pas 10 ans), les Noirs n'ont jamais bénéficié des avantages obtenus par les autres secteurs de la société brésilienne.

D'autre part, la femme noire, selon Lélia González, a offert une résistance à la violence coloniale. En tant que main noire, elle était responsable de l'éducation des enfants des *sinhazinhas* (fille et ou épouse des colons), puisqu'elles ne faisaient qu'accoucher. Dans ce rôle de nourrice et de gardienne d'enfants, elles ont transmis les récits des peuples africains aux héritiers blancs de *Casa Grande*, enseignant consciemment ou non les valeurs et les croyances des cultures africaines dont elles étaient les représentantes. Puisque la langue est le facteur qui fait entrer le petit animal humain dans l'ordre culturel, et s'il appartenait à la mère esclave noire d'initier les enfants des propriétaires de plantations au portugais, on peut conclure que la culture brésilienne a été africanisée de cette manière, puisque le portugais parlé au Brésil par les esclaves africains était « l'afroportugais ».

Le racisme, en tant que discours d'exclusion, a été perpétué en fonction des intérêts de ceux qui en bénéficient. Ainsi, dans la société brésilienne actuelle, les femmes noires souffrent de la triple oppression de race, de classe et de genre. Cette triple discrimination, associée à une faible scolarisation et à peu d'opportunités professionnelles, les placent au bas de l'échelle sociale.

Sur le marché du travail, les femmes noires se retrouvent dans le service domestique, qui n'exige pas d'éducation formelle. Après l'abolition de l'esclavage, de nombreux hommes noirs se sont tournés vers le travail informel et le sous-emploi, formant une toute nouvelle catégorie sociale : la « populace », comme l'appelle la sociologue Jessé Souza : une classe de personnes subalternes qui n'ont pas d'emploi salarié et dépendent de petits boulots pour survivre. Une deuxième abolition aurait été urgente pour créer les conditions nécessaires à l'émancipation des noir-es et à leur transformation en citoyen·nes égaux·les en droits et en conditions de vie, mais pour cela, il fallait qu'existe au Brésil un État républicain non raciste qui restitue à la population noire les services qu'elle a rendus pendant plus de trois cents ans consacrés à la construction du pays.

Lors d'une conférence virtuelle organisée dans le cadre de la 19^{ème} réunion de l'Anpof à Goiânia, Silvia Federici a souligné l'importance du mouvement féministe dans la prise de conscience de la dépendance du capitalisme au travail de reproduction sociale non rémunéré des femmes. Cette dernière a établi une comparaison avec la situation de tous les travailleurs vulnérables issus de l'héritage colonial dans les pays périphériques du capitalisme mondial, où les relations de travail sont précaires et informelles. En réalité, le capitalisme dépend davantage de cet énorme contingent de travailleurs non rémunérés ou sous-payés, que de travailleurs salariés.

Bibliographie

- Gonzalez, L. 1982 (2020). A mulher negra na sociedade brasileira. Dans Rios, F. et Lima, M. (édit.). *Por um feminismo Afrolatinoamericano*. Lélia González. Rio de Janeiro : Zahar.
- _____. 1982 (2020). Nanny: Pilar de amefricanidade. *Ibid.*